

Le Désir dans la cage

Alissa Wenz

Les Avrils

*Ce roman s'inspire de la vie de la compositrice
Mel Bonis, et s'autorise à en imaginer les couleurs
et les contours.*

PRÉLUDE

Tu laisses les mains s'amuser, explorer, parcourir l'ivoire, touches noires et blanches, résonances, douceurs. Tu apprends toute seule, tu persévères.

Tu apprends, en dépit de ta mère incommodée par ce tapage, ta mère qui jamais ne t'embrasse, jamais ne te câline, jamais ne te parle tendrement comme parlent tendrement les mères de tes amies. Ta mère qui réprimande souvent et ne félicite jamais, ta mère que tu n'entends jamais rire, ni chanter. Ta mère si dure et si distante, depuis quand ? Depuis toujours, depuis la mort de Clémence ? Ta mère qui t'en voudrait, à toi, la grande, toi qui as insolemment survécu ? « On était plus tranquilles sans toi. » Peut-être que ta mère aurait été plus tranquille sans toi, elle aussi. Peut-être qu'elle préférait Clémence, peut-être qu'elle pense que Dieu aurait dû te choisir toi, te rappeler à lui, toi, plutôt qu'elle. Tu ne sais pas, tu ne penses pas cette distance, cette dureté, elles te sont devenues naturelles, quotidiennes, inexplicables et irrévocables, elles occupent désormais une place évidente

dans le paysage, comme le piano de la rue Montmartre, évidente et définitive.

Tu n'es pas embrassée, et tu apprends le piano seule.

Tu retrouves d'autres mélodies, des mélodies anciennes, des chansons, « Ne pleure pas Jeannette, nous te marierons avec le fils d'un prince », toutes les mélodies, toutes les chansons, « Cadet Rousselle a trois maisons », « Non non ma fille tu n'iras pas danser », et tu inventes les tiennes, esquisses de nouveaux airs, tu ouvres des chemins, des fenêtres, tu sors de ta maison imaginaire et tu te promènes, encore et encore, sur le miracle des notes.

Tu as huit ans, et une petite fille t'invite au goûter qu'elle donne pour son anniversaire. Un piano droit est là, au milieu du salon. Tu entends que l'on avait sollicité les services d'une pianiste qui ne viendra pas, qui a eu un empêchement. Une maladie, un rhume. La mère surtout le déplore. Comment dansera-t-on, cet après-midi, si le piano se tait ? Quel malheur que cette pauvre fille se soit décommandée, un jour qui s'annonçait si joyeux, la fête est gâchée d'avance. Tu écoutes gémir et regretter. Tu regardes le piano, le tabouret vide. Du bout des lèvres, alors, tu dis : « Je peux jouer, si vous voulez. » Les mots t'ont presque échappé, tu as oublié la peur. Le désir, seulement. Les yeux se tournent vers toi, les sourcils se lèvent. « Tu sais jouer du piano ? »

On s'étonne. On accepte. Tu t'installes, ouvres le couvercle. Tes doigts gambadent, virevoltent, maladroits, curieux, c'est de la musique et ce n'est pas de la musique, c'est-à-dire que c'est *ta* musique, et qu'elle invente son

propre langage, ses propres règles ; elle imite ces chansons que tu aimes, ces chansons venues de la plus lointaine enfance et de la plus lointaine tendresse, et pourtant elle s'en démarque, elle vient chanter tes déluges, elle est déjà ce qui sera : toi.

On aime ce que tu joues, et les petites filles dansent. Tu as été une remplaçante enchanteresse, une magicienne.

De ce jour-là, on se met à dire de toi : Mélanie Bonis joue du piano. Mélanie Bonis est pianiste.